

ton ouvrage, viens contempler ta mère : le sourire est revenu sur ses lèvres décolorées, des pleurs mouillent enfin ses paupières desséchées, elle te bénit, elle te nomme sa libératrice, son ange tutélaire. Viens, créature céleste, viens recevoir ta juste récompense !..... » En achevant ces mots, M. de Voranges conduit Blanche au lit de sa mère, qui la presse contre son sein : ils s'enlacent tous les trois ; leurs visages se confondent au milieu d'un torrent de baisers et de larmes. Aucun d'eux ne peut parler ; mais leur silence éloquent semble dire que les affections de l'âme sont le premier de tous les biens, et le seul que ne puissent nous ravir les coups du sort.

Depuis cet heureux moment, qui contribua si efficacement à la guérison de madame de Voranges, il ne se passait pas de jour que Blanche ne re-

nouvelât dans le cœur de sa mère les douces émotions que son talent y faisait naître, et bientôt il lui fut permis par le médecin de pincer la harpe dans la chambre de la malade, et même d'y jouer tous les morceaux qu'il lui plairait.

Aussitôt Blanche exécute, sur ce bel instrument, tantôt une riche symphonie de Kromholz, tantôt un savant concerto de Pétrini, tantôt enfin un œuvre tout entier d'Haydn ; ayant toujours soin de varier le genre des morceaux, afin de procurer à sa mère plus de plaisir et de surprise.

Un soir, c'était vers la mi-septembre, le temps était serein : la lune commençait à éclairer la campagne ; et sa douce clarté semblait ajouter au calme imposant qui régnait sur toute la nature. Blanche était auprès de madame de Voranges, dont la chambre

avait une croisée qui donnait sur le grand chemin. Elle exécutait sur la harpe une brillante sonate de Naderman , et s'abandonnait à tout son talent. Ses accens mélodieux retentissaient dans le village ; une partie des habitans s'était réunie devant la maisonnette, et prêtait à la jeune harpiste une attention qui n'était interrompue que par de fréquens applaudissemens ; car tel est l'empire du vrai talent , qu'il captive jusqu'aux êtres même les plus obscurs. L'ambassadeur de Russie , qui séjournait pendant la belle saison à la campagne , et avait loué un château dans la vallée de Montmorency , vint à passer dans sa voiture avec sa femme et sa fille unique , qui entraient dans sa quinzième année. « Je reconnais cette sonate , s'écria la jeune princesse ; je l'ai entendu exécuter dans les dernières fêtes qu'il y a eu à la cour. — Je me

la rappelle en effet , dit l'ambassadeur , surpris autant que ravi d'entendre une sonate aussi savamment exécutée. — C'est une de celles de Naderman que j'ai le plus souvent exécutées , dit à son tour l'ambassadrice en prêtant de même une oreille attentive.... » On s'informe du nom de la virtuose , et l'on apprend que c'est une jeune demoiselle , nommée Blanche de Voranges , qui , pour achever de sauver la vie à sa mère , fait tous les soirs de la musique dans son appartement. L'ambassadrice , dont la curiosité fut excitée par tous ces renseignemens , se promit de connaître cette jeune Blanche que tout le village semblait honorer ; et la jeune Varinka , sa fille , témoigna de son côté le plus vif désir de voir et d'entendre celle qui avait eu le bonheur d'employer ses talens à conserver sa mère.

Dès le lendemain , à peine les habitans du village se furent-ils retirés , que l'ambassadeur et sa famille , après être descendus de calèche , à l'entrée de Saint - Gratien , revinrent , sans suite , se placer au bas de la croisée de madame de Voranges. Blanche exécutait en ce moment les plus riches variations du *Pas russe* : ce qui fit tressaillir cette honorable famille , en même temps qu'il augmenta l'intérêt qu'inspirait d'avance la jeune virtuose. Lorsque Blanche se fut livrée à toute la richesse de son talent , et qu'elle n'eut plus entendu les applaudissemens accoutumés , certaine que les villageois avaient regagné leurs demeures , elle mit un instant la tête à la fenêtre pour respirer l'air , et aussitôt elle entendit ces mots que prononçait une jeune voix avec la plus touchante expression : « Sauver sa

mère et posséder un pareil talent ! oh ! qu'elle doit être heureuse ! » Blanche , attirée par le charme de ces paroles , s'avance tout-à-fait à la croisée , cherchant des yeux qui pouvait parler ainsi , lorsqu'une seconde voix , beaucoup plus forte que la première , lui adresse ces mots : « Ne soyez pas surprise , mademoiselle , que chacun envie votre sort , et s'arrête pour vous entendre. Daignez agréer les félicitations de l'ambassadeur de Russie et celles de sa famille. » Blanche , étonnée et confuse , se retire aussitôt et ne sait que répondre. M. de Voranges , qui se trouvait près de sa femme , se lève précipitamment , et , prenant sa fille par la main , l'oblige à paraître encore à la croisée pour répondre ce que l'usage dictait en pareille circonstance , lorsqu'une troisième voix , remarquable par un accent étranger , proféra ces mots avec douceur et di-

gnité : « Si vous êtes la plus heureuse des filles, celle que vous avez sauvée doit être la plus heureuse des mères. » Blanche répondit, en balbutiant, qu'elle était confuse d'aussi honorables félicitations, mais qu'elle n'avait fait que remplir son devoir. La conversation commençait à s'engager, lorsque M. de Voranges, descendant sans rien dire à sa fille, ouvre la porte de sa maisonnette et invite l'ambassadeur et sa famille à daigner se reposer un instant. On accepte; Blanche paraît à la voix de son père, qui la présente d'abord à l'ambassadrice. Celle-ci lui présente à son tour Varinka, dont la figure charmante, la grace et le maintien séduisaient au premier coup-d'œil, et commandaient le respect et l'intérêt le plus tendre. M. de Voranges n'hésita point à faire le récit fidèle de ses malheurs et l'éloge de sa chère Blanche. Pendant cet

entretien, Varinka ne cessait d'attacher sur elle ses regards. L'ambassadrice lui dit qu'elle osait se flatter qu'il lui serait permis de profiter d'un si heureux voisinage, et qu'elle lisait dans les yeux de Varinka tout le plaisir qu'elle aurait à se lier avec une personne aussi digne d'attachement que de considération. M. de Voranges et sa fille répondirent avec tous les égards dus à tant de prévenances, et promirent d'aller, dès le lendemain, dîner chez l'ambassadeur. La réception qu'on leur fit n'était point celle des grands envers leurs protégés; mais la preuve touchante de l'estime et de l'intérêt que Blanche inspirait à tous ceux qui pouvaient la connaître. La société, pour ne pas intimider la jeune personne, était ce jour-là peu nombreuse, mais choisie et composée d'amis des arts. L'ambassadrice, qui cultivait également la musique, exécuta sur le

piano la même sonate de Naderman , et dit à Blanche : « Dès qu'on vous a entendue l'exécuter, mademoiselle, cette sonate devient chère, et je l'ai envoyé prendre ce matin chez son auteur, pour vous en faire hommage à mon tour, et vous la faire entendre..... » Varinka, qui joignait à la voix la plus belle et la plus étendue un goût particulier et la plus brillante méthode, chanta plusieurs airs italiens. Blanche, charmée autant que surprise, offrit à la jeune personne de l'accompagner sur la harpe. Varinka, excitée par le beau talent de Blanche, fut plus expressive que jamais, et ravit tout l'auditoire. Comme elle recueillait des applaudissemens mérités, elle dit, en portant la main de Blanche contre son cœur : « Il est si avantageux d'être accompagnée de la sorte! Oh! que je ferais de progrès, si j'avais le bonheur d'avoir tous les jours un pareil

guide! — Je vous offre de bon cœur tous mes soins, répondit Blanche, fort émue; oui, pendant le temps qu'il me reste encore à passer auprès de ma mère, je m'engage à venir accompagner la jeune princesse dont les talens, j'ose le prédire, ne tarderont pas à égaler la beauté. — Je n'osais pas vous le demander, lui dit l'ambassadrice : la convalescence de madame votre mère allant de mieux en mieux, j'irai moi-même lui demander la grâce que vous voulez bien accorder à ma fille; et j'entrevois déjà que je vous devrai, mademoiselle, la perfection de ses talens et celle de son cœur. »

Ces projets furent suivis avec exactitude. Blanche allait tous les matins au château de l'ambassadeur de Russie, et le soir la jeune princesse la ramenait en calèche auprès de madame de Voranges. Souvent elle partageait avec elle tous les

soins qu'elle donnait à sa mère. On conçoit que ce doux partage des devoirs et de l'étude, établit entre les deux jeunes personnes un attachement qui devint d'autant plus fort, qu'il était fondé sur une mutuelle estime. Varinka ne pouvait plus se passer de Blanche, et celle-ci oubliait auprès d'elle les malheurs de sa famille. Enfin l'époque à laquelle Blanche devait quitter Saint-Gratien, arriva. Sa mère était entièrement rétablie, et le célèbre facteur de harpes réclamait sa chère élève. Blanche fut, avec son père, faire ses adieux au château de l'ambassadeur. Une altération pénible se remarquait sur son aimable figure; elle ne pouvait surtout regarder Varinka, sans qu'aussitôt ses jolis yeux se remplissent de larmes. Enfin, pressée de questions, elle avoua le motif de sa visite, et annonça que le soir même elle retournerait à Paris. « Nous séparer! s'é-

cria Varinka en s'enlaçant avec elle, non, Blanche, non, mon amie! Vous m'avez fait connaître et chérir la vertu; je vous dois tout le talent que je possède, et surtout cet amour des arts qui fait le charme de la vie: vous m'avez donné de l'amitié une habitude, un besoin, que nulle autre que vous ne pourrait remplacer dans mon cœur. Blanche, nous sommes inséparables. » M. de Voranges qui, de son côté, cherchait à cacher son émotion, allégua les engagements de sa fille avec l'honnête facteur de harpes, son appui, son bienfaiteur et l'unique source des secours et des consolations qu'ils avaient trouvés dans leur désastre. « Non, non, ajouta Blanche avec force et résignation, je ne puis manquer à la reconnaissance que je lui dois. — S'il est aussi bon, aussi généreux que vous le dites, reprit vivement l'ambassadeur de Russie, il ne

peut s'opposer à votre bonheur. Restez auprès de Varinka; soyez son guide, son amie. Je vous regarde dès ce moment comme ma seconde fille, et c'est vous-même, dit-il, mademoiselle, que je chargerai du sort de vos respectables parens. — Le prince est l'interprète de mes sentimens, dit à son tour l'ambassadrice : non, tant de qualités réunies ne doivent point être victimes des caprices du sort. Je conduirai moi-même mademoiselle chez le facteur de harpes, et j'espère le déterminer à céder à nos instances. Ce n'est point en qualité de harpiste, ni d'institutrice, que mademoiselle habitera parmi nous; mais comme le modèle de toutes les vertus, comme un trésor que le Ciel nous a fait découvrir pour le bonheur de Varinka. Restez, aimable Blanche, restez! poursuivait l'ambassadrice, en la pressant dans ses bras : soyez aussi ma seconde fille! »

M. de Voranges ne put résister à des offres si touchantes. Il ne pouvait trouver d'expressions pour peindre sa joie et sa reconnaissance. Il courut aussitôt annoncer à sa femme le bonheur de leur fille, et s'en féliciter avec elle. Pendant ce temps, l'ambassadrice fut elle-même à Paris, avec Blanche et Varinka, chez l'honnête facteur de harpes, qui souscrivit au sort avantageux de son élève chérie, mais témoigna néanmoins tous les regrets qu'il avait de s'en séparer. Madame de Voranges, à qui cet heureux événement avait rendu de nouvelles forces, fut en état de se rendre au château de l'ambassadeur. La joie fut générale : tout ce qui composait la suite de ce prince, se félicitait de voir une jeune personne aussi accomplie installée parmi eux; et, depuis cet heureux jour, personne ne fut trompé dans l'espoir qu'il avait conçu.

L'ambassadeur et son épouse n'eurent qu'à s'applaudir de ce qu'ils avaient fait. Ils assurèrent à Blanche un sort digne de ses talens et de ses rares qualités. Monsieur et madame de Voranges retrouvèrent enfin l'aisance et le bonheur; mais ils ne voulurent jamais quitter leur maisonnette, quelques instances qu'on leur fit de s'établir au château de l'ambassadeur. Blanche et Varinka devinrent plus intimes que jamais; et comme elles éprouvaient chaque jour le besoin qu'elles avaient l'une de l'autre, elles se promirent de ne se séparer qu'à la mort.

Quant à Célestine, elle continua son état de lingère, où bientôt les dons multipliés de sa sœur et la haute protection de l'ambassadrice de Russie la mirent à même de prendre à son compte un magasin qui devint en très-grande vogue dans Paris. Blanche allait sou-

vent la voir; et quoique parvenue à un sort très-brillant, elle prenait les plus grandes précautions pour ménager l'amour-propre de sa sœur. Celle-ci, qui lui devait l'aisance dont elle jouissait, la conservation de sa mère et l'oubli de leurs malheurs, reconnut enfin que jamais on ne doit perdre l'espérance; et que, malgré les coups les plus cruels du sort, on n'est jamais sans ressource quand il reste celle des talens.